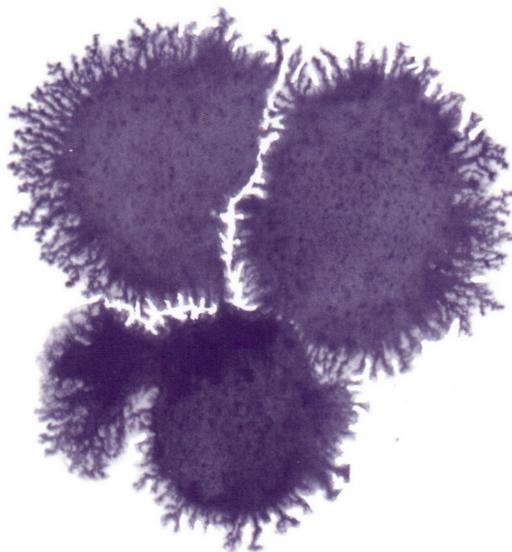


L'inachèvement



NOUVELLE REVUE DE PSYCHANALYSE

NUMÉRO 50 AUTOMNE 1994

Gallimard

NOUVELLE REVUE DE PSYCHANALYSE

DIRECTION

J.-B. Pontalis

RÉDACTION

François Gantheret, Michel Gribinski, Laurence Kahn

COMITÉ

Didier Anzieu, André Green,
Jean Pouillon, Guy Rosolato, Victor Smirnof, f,
Jean Starobinski

L'inachèvement

nrf

NOUVELLE REVUE DE PSYCHANALYSE

Numéro 50, automne 1994

© *Éditions Gallimard, 1994.*

Au moment voulu

Avec ce recueil s'achève, s'inachève la *NRP*.

Il s'agit là d'une décision qui ne fut pas prise, on s'en doute, à la légère. À une décision il est toujours possible *a posteriori* de trouver des motifs. Ils peuvent être convaincants. Mais a-t-on jamais l'assurance que ce sont eux qui ont entraîné la décision? Par exemple, celle de quitter sa ville, de changer de métier, celle de se marier ou de mettre fin à son analyse...

En la circonstance, il n'y a aucune raison objective qui puisse justifier l'interruption de la publication. La revue, comme on dit, « marche bien ». Lectorat fidèle, abonnés nombreux, éditeur satisfait. L'équipe rédactionnelle – qui choisit les thèmes, rédige l'argument, sollicite les collaborations, aide, si nécessaire, les auteurs à la mise au point de leurs textes, bref, assure de bout en bout la fabrication des numéros – accomplit depuis des années ces tâches en y prenant plaisir. Quant au Comité dont le rôle, essentiel tout un temps, s'est réduit quand l'importance du travail a rendu indispensable la constitution de cette équipe, il n'a pas varié dans sa composition. Seul Michel Schneider, qui fut des nôtres entre 1981 et 1988, nous a quittés le jour où il a été appelé à d'autres fonctions. Et il a fallu que la mort vienne pour que Masud Khan, notre « corédacteur étranger », nous fasse défaut, lui à qui la *NRP* doit tant.

Si on connaît bien des revues que leur insuccès ou des dissensions internes vouent à l'éphémère, si on en connaît d'autres qui persévèrent indéfiniment dans leur être ou leur moindre être, il est

exceptionnel qu'une revue s'arrête alors que l'intérêt qu'elle suscite n'a pas fléchi.

Alors pourquoi? nous demande-t-on ici ou là. À nos lecteurs, à nos auteurs qui nous ont fait part de leur surprise, de leur déception aussi, à l'annonce de la fin de la revue, qui leur appartient autant qu'à nous-mêmes, nous devons des comptes à défaut d'une explication (je répète qu'il n'y en a aucune qui puisse les ou nous satisfaire).

*

Produire une revue est facile pour peu qu'un éditeur – ce fut le cas en ce qui nous concerne – vous fasse confiance. Y mettre un terme l'est moins. Je m'étais dit dès le départ que le jour où la force de l'habitude l'emporterait sur... l'amour des commencements, il serait bon de marquer au moins un temps d'arrêt. Or, aujourd'hui, s'il n'y a pas lassitude, si le goût de travailler pour la revue n'a pas décliné, quelque chose n'est plus au rendez-vous. Quelque chose qui pourrait s'appeler le désir de la *fonder*, à chaque fois comme au premier jour.

Notre propos n'a jamais été de mettre sur le marché une revue de psychanalyse supplémentaire. Il n'en manquait déjà pas en 1970 et depuis lors leur nombre s'est accru. À la réflexion, car nous n'en étions pas conscients à l'époque, l'intitulé du premier numéro définissait assez bien l'intention : *Incidences de la psychanalyse*. Ou cet autre, une douzaine d'années plus tard : *Le trouble de penser*. Sans doute voulions-nous, pour en avoir fait, chacun à notre manière, l'expérience, mettre en évidence, non par des débats d'idées ou de savantes gloses mais par des contributions où chacun parlerait en son nom et avec sa voix propre, ce par quoi la pensée issue de Freud et de la pratique analytique modifiait – « incidences » et « trouble » – toute pensée, quel que soit l'objet sur lequel elle s'exerce. Et, à l'inverse, en s'ouvrant à d'autres – à des philosophes, des

historiens, des ethnologues, des écrivains parfois – la revue entendait aussi inviter les analystes à sortir de leur huis clos. C'est une chose bien étrange que ces spécialistes, si l'on peut dire, de l'altérité se montrent si réticents face à ce qui s'énonce ailleurs et vient d'ailleurs. S'ils s'emploient, souvent sans vergogne, à s'annexer d'autres territoires – la littérature notamment –, ils consentent plus difficilement à se laisser déloger de leurs propres certitudes. À chacun son *credo*, pas question d'y toucher!

Alors, interdisciplinaire la *NRP*? La qualifier ainsi serait à mes yeux se méprendre. Nous ne sommes pas des fervents de l'interdisciplinarité. Ce vilain mot m'évoque la maîtresse de maison qui invite à sa table un écrivain de renom, un éminent savant, un homme politique – que sais-je? – convaincue que d'une pareille assemblée ne pourra naître qu'une conversation étincelante! Or que se passe-t-il? Ces grands esprits n'échangent que des lieux communs. Tel est le risque encouru par toute interdisciplinarité proclamée : celui de se regrouper dans le lieu du commun alors qu'on espérait que s'affirment des singularités dans ce qu'elles ont d'irréductible.

Aussi bien demandions-nous toujours quand nous faisons appel à des auteurs qui n'étaient pas de notre quartier qu'ils ne se soucient pas de « faire psychanalytique ». Il revenait à chacun d'eux d'inventer sa méthode, de tracer son chemin et au lecteur de découvrir si les chemins, en se recoupant, en dessinaient un autre qui n'était pas balisé d'avance. Quant aux analystes, nous attendions d'eux, sans toujours l'obtenir, qu'ils ne confondent pas le lecteur inconnu avec leurs collègues supposés partager le même savoir. Et puis, qui oserait se prétendre titulaire de l'inconscient?

De là le principe – le seul sans doute d'une revue assez soucieuse de son indépendance pour n'être l'organe d'aucune école et ne relever d'aucune institution – qui n'a cessé depuis l'origine de nous guider. Un parti pris plutôt : prendre le parti des mots de la langue commune, écarter, au moins dans le choix des titres, les termes répertoriés comme techniques. La richesse de sens des premiers est

telle – il suffit d'ouvrir le bien nommé *Trésor de la langue française* – que leur puissance d'évocation est quasi infinie. Ils sont neutres aussi par rapport aux différents savoirs constitués, n'appartenant à aucun d'eux. Ils sont à même de provoquer la pensée, de lui imprimer un mouvement, d'opérer un placement, fût-il léger, des concepts auxquels nous nous accrochons d'autant plus que notre objet n'est pas maîtrisable, voire saisissable.

Assurément nous pourrions poursuivre dans cette voie. Ce ne sont pas les « thèmes » qui manquent ni les interrogations. Il nous a semblé pourtant que la voie étant désormais frayée – après vingt-cinq ans, un quart de siècle, ce n'est pas rien! – d'autres pouvaient aussi bien ou mieux que nous s'y engager et du coup en modifier le cours.

Des trois mots qui constituent le titre de la *NRP* c'est le mot « Nouvelle » qui justifiait le plus l'entreprise. Non que nous pratiquions le culte du nouveau : rien ne nous était au contraire plus éloigné que le souci de nous montrer à tout prix « actuels ». Mais faire advenir du neuf à partir du plus ancien, faire vaciller ce qui en chacun de nous est institué, faire confiance au mouvement et se défier du système, se vouloir éclairé obstiné de ce qui est pour soi-même obscur, n'est-ce pas là la visée de l'analyse que, sur un autre terrain, celui de l'écrit, nous nous sommes assignée? Il n'est pas certain qu'en se perpétuant, sans se fixer, *au moment voulu* et contre toute « raison », une limite, la *NRP* eût toujours été nouvelle comme elle a rêvé de l'être et, mais c'est à nos lecteurs d'en juger, comme peut-être elle l'a été.

Avoir choisi « L'Inachèvement » pour titre de cet ultime numéro n'est pas seulement un clin d'œil complice. Nous espérons dans un proche avenir trouver une formule différente de celle d'une revue et susceptible d'assurer à l'esprit qui a animé la *NRP* un nouveau commencement.

À tous ceux qui, d'une manière ou d'une autre, nous ont accompagnés au fil des années – auteurs, célèbres ou nouveaux venus, lecteurs, savants ou profanes, représentants et libraires,

amis –, à ceux, nombreux, qui nous ont fait savoir combien la revue allait leur manquer, nous disons notre gratitude.

Et ceci : quand le train entre en gare, le voyage n'en est pas pour autant fini!

J.-B. P.

Ceux qui souhaiteraient compléter leur collection de la *NRP* peuvent demander à leur libraire les numéros qui leur manquent. Tous ont été réimprimés ou le seront dans les mois qui viennent.

TABLE

AU MOMENT VOULU



<i>Argument</i>		11
Roger Grenier	<i>La frivolité ou la mort</i>	15
J.-B. Pontalis	<i>Le souffle de la vie</i>	25
Jean-Claude Rolland	<i>L'esprit délié de la mort</i>	35
Jean Starobinski	<i>Le regard des statues</i>	45
François Gantheret	<i>Traces et chair</i>	65
Laurence Kahn	« <i>La jouissance ne s'observe pas</i> »	93
Edmundo Gómez Mango	<i>Les Heures</i>	115
Guy Rosolato	<i>Transfert. Sur les traces de la suggestion</i>	131
André Green	<i>Vie et mort dans l'inachèvement</i>	155
Max Dorra	<i>Illuminations de Gödel et théorème de Rimbaud</i>	185
Didier Anzieu	<i>Un exemple d'attaques contre l'achèvement d'une œuvre</i>	201
Michel Schneider	<i>Noir désir</i>	205
Pierre Pachet	<i>Le temps de bâcler</i>	213
Alain Boureau	<i>Terminator, ou le désir d'achever</i>	219
Jean-François Lyotard	<i>C'est-à-dire le supplice</i>	227
Georges Didi-Huberman	<i>Le travail d'inachever, ou l'anthropomorphisme déchiré selon Georges Bataille</i>	237
Michel Gribinski	<i>Le sentiment congénital</i>	263
Jean-Claude Lavie	<i>Fax à fax</i>	277

ARGUMENT

« Chef-d'œuvre » de l'artisan qui lui vaudra d'être admis dans sa corporation, œuvre accomplie de l'artiste qui lui vaudra d'accéder à la postérité, système philosophique ordonné où tout se lie et se tient, où pas une pièce ne manque, phalanstère, ciel étoilé, délire paranoïaque, autant de représentations, parmi bien d'autres, de l'achèvement.

Certes on peut préférer l'esquisse au tableau fini, les Pensées de Pascal sous leur forme fragmentée, reste que les termes mêmes d'esquisse ou de fragment se réfèrent à une « belle totalité » sans faille, à une perfection non atteinte mais qui pourrait, qui devrait l'être. Le chef-d'œuvre inconnu...

Freud lui-même, longtemps après Vasari, tient l'inachèvement de nombreuses œuvres picturales de Léonard pour un symptôme dont il s'efforce dans Un souvenir d'enfance... de trouver le sens et les sources.

Le culte de l'achevé a été célébré pendant des siècles. Il supposait une forme pleine, le respect des proportions, des règles de construction : le tout au service de l'amour du Beau. Même le détail auquel nous sommes si attentifs aujourd'hui, au point d'y être parfois plus sensibles qu'à la figuration globale, devait concourir à rehausser l'ensemble de l'œuvre.

Ne serions-nous pas désormais, à l'inverse, voués non plus au culte de l'œuvre achevée, devenue objet d'admiration consensuelle et béate au musée, mais à ce qu'on pourrait appeler une culture de l'inachèvement ?

Giacometti serait ici une référence exemplaire. Lui qui tenait régulièrement ses œuvres pour manquées, qui écrivait qu'« une sculpture ne peut être finie ni parfaite » et se donnait pour mot d'ordre : « Jamais pour la forme, ni pour la plastique, ni pour l'esthétique, mais le contraire. Contre, absolument. Feu oui, érotique oui, inquiet oui, destructeur oui » (Écrits, p. 135). Giacometti dont on a pu dire que la discontinuité – « la ligne fluide, légère, emportée, mais perdue, reprise, gommée, multipliée, aventureuse » – était son moyen de saisir le réel.

N'est-ce pas alors non seulement l'idée de chef-d'œuvre, fût-il maintenu hors de portée, mais celle d'œuvre, fût-elle « ouverte », qui se trouve contestée ? L'inachèvement, l'impossibilité essentielle d'aboutir se voient inscrits dans la production elle-même.

Le mouvement, que ce soit celui de la main du peintre ou de la pensée du philosophe, prend le pas sur le résultat final.

Finir pour nous n'est plus l'équivalent d'achever, avec ce que le mot comporte de mise à mort. Décider de mettre un terme à un livre, à un tableau, à cette cure n'implique pas qu'avec le point final c'est fini mais bien que quelque chose d'autre commence. Si « restaurer les capacités d'aimer et de travailler » est une finalité avouée de l'entreprise psychanalytique – ou, mieux que restaurer, en découvrir de nouvelles – n'est-ce pas de l'opposé d'un achèvement qu'il s'agit ? La décision de conclure va de pair avec ce que Flaubert appelait l'impossibilité, ou le refus, de conclure.

*

Modèle freudien prévalent, maintes fois répété : l'être humain naît prématuré, « il est moins achevé que la plupart des animaux lorsqu'il est jeté dans le monde » : détresse originaire (Hilflosigkeit) qui assure la prévalence de l'autre, et d'abord de la mère, dans la constitution du psychisme.

Un tel modèle, mais dégagé de ses références embryologiques et anatomiques explicites chez Bolk (cité par Freud), ne se retrouve-t-il pas chez d'autres auteurs ? C'est l'inachèvement, pour Lacan, qui place l'humain dans une « déhiscence » au sein de la nature et le conduit à des sauts ou des « drames » où se jouent – le stade du miroir en étant le prototype – des passages précipités de l'insuffisance à l'anticipation.

Mais prend-on suffisamment la mesure du terme choisi par Freud ? Keit marque l'état, Hilf est l'aide et los signifie parti, détaché. La Hilflosigkeit est l'état dans lequel se trouve subjectivement le petit d'homme lorsque, objectivement, l'aide qui était ou pourrait lui être apportée s'est détachée, éloignée : elle aurait donc été avant de n'être plus. Du moins le croit-il. Ou le rêve-t-il, et nous avec lui. Ou bien serait-ce que nous sommes impuissants à penser un négatif premier ?

Freud fait dépendre de cette prématuration et de la détresse consécutive « le besoin d'être aimé qui n'abandonnera plus jamais l'homme ». L'inachèvement semble ainsi pouvoir fournir un support tant aux modalités de la constitution narcissique qu'à la nécessité et aux vicissitudes des relations objectales.

*

Il y a à l'œuvre dans la pensée freudienne une formidable puissance d'inachèvement. Un inachèvement revendiqué : « Je comprends fort bien, écrit Freud à Groddeck, pourquoi l'ics ne vous suffit pas pour trouver que vous pouvez vous passer du ça. Il en va de même pour moi, sauf que j'ai un talent particulier pour le contentement fragmentaire. »

On ne compte pas tout au long de l'œuvre les avertissements de cet ordre, allant du refus de toute « vision du monde » à l'ironie affectueuse à l'égard de Lou Salomé,

la grande « compreneuse », en passant par la mise en cause du « sentiment océanique ». La pensée boite et n'avance qu'en boitant. L'harmonie n'est assurément pas son fort ni la résolution des contradictions son objectif.

Mais Freud n'a pas été pour autant un idolâtre du fragment, de cet art qui, loin de produire toujours des « fusées », est souvent fait de « rognures et de lambeaux », comme l'écrit Pascal Quignard. « Contentement fragmentaire », soit. Mais les ouvrages, les articles argumentés se succèdent jusqu'aux derniers jours, tout comme, dans les analyses, les « constructions » et, dans la théorie, les « échafaudages ».

On est frappé de voir comment tant de théoriciens, après Freud, ont cédé, eux, à l'illusion de produire des systèmes achevés. Lacan lui-même, pourtant parleur déroutant et maître du suspens, en est venu, avec le temps, à grand renfort de nœuds borroméens et de mathèmes, à vouloir boucler la boucle. Ceux-là font des disciples – les kleintiens, les lacaniens, les biontiens... – captés, au point d'en être prisonniers, par l'image unifiée de la théorie et/ou du Maître. Ferenczi, Winnicott, s'ils ont pu inspirer tel ou tel, n'ont pas fait école.

Théoriser sans systématiser, n'est-ce pas obéir au mouvement de la cure, selon l'image cinétique de la spirale qu'évoque Jean Laplanche, cette spirale qui passe et repasse par les mêmes aplombs mais chaque fois d'un point de vue différent ? N'est-ce pas aussi admettre la finitude – sexuation du corps, castration, différence des générations, séparation du tout de soi, mort – sans pour autant faire du manque, alors érigé en absolu, notre nouveau dieu ?

Le paradoxe est que, si nous voulons reprendre indéfiniment notre course vers des objets d'amour, de pensée, de travail à inventer, nous n'avons d'autre moteur que la recherche de la plénitude impossible, quel que soit le nom qu'on lui donne. Giacometti, encore : « Je ne sais si je suis un comédien, un filou, un idiot ou un garçon très scrupuleux. Je sais qu'il faut que j'essaye de copier un nez d'après nature. » Extrême modestie ou désir fou ? Rien qui ressemble en tout cas au renoncement, aucune trace de dépit. Non : « Il faut que j'essaye. » Un morceau de visage, oui (et pas n'importe lequel ! Lire Le nez de Giacometti par Jean Clair) et « d'après nature », ou pour de vrai, comme disent les enfants.

Ce n'est plus à l'idéal que se mesurent l'art et la pensée mais à ce qu'il y a de plus réel dans le réel.

*

Notre propos n'est pas de faire l'éloge de l'inachèvement, de ne reconnaître quelque mérite qu'à l'inachevé. Récuser, par exemple, la possibilité de ce que Ferenczi appelait une « analyse complète » ne conduit pas à privilégier l'analyse interminable, pas plus que constater la fin des systèmes, eux-mêmes mortels, n'implique que la vérité ne saurait être atteinte que par aphorismes – ou encore que l'esprit n'est actif et ingénieux que dans le Witz.

N'oublions pas que l'inachèvement peut être aussi un symptôme (et nous retrouvons le début de cet argument) : la procrastination et l'inépuisable doute obsessionnels, l'insatisfaction incessante de l'hystérique, la nostalgie mélancolique de l'objet à jamais perdu sont autant de signes que le préfixe négatif de l'inachèvement est alors le seul vainqueur. Et pourtant : « Dans l'éclatement de l'univers que nous éprouvons, prodige ! Les morceaux qui s'abattent sont vivants. » Parole de poète (René Char) qui devrait être la nôtre.

N. R. P.

LA FRIVOLITÉ OU LA MORT

La mort et la frivolité nous condamnent à l'inachèvement.

Dans une note pour *Le Premier homme*, Albert Camus écrit : « Le livre doit être inachevé. » Projet esthétique que le destin a accommodé à sa manière.

En littérature d'ailleurs, et plus généralement en art, l'inachevé a une forte tendance à devenir le posthume. Alors que Roger Martin du Gard écrivait *Le lieutenant-colonel de Maumort*, qu'il voyait que son roman se gonflait de digressions sans fin, et qu'il sentait ses forces décliner, il finit par se soumettre, ou se réjouir, à l'idée que *Maumort* serait posthume. Il imagina un subterfuge pour que son interminable roman soit publiable. Il fallait simplement que son inachèvement soit expliqué par la mort du héros, sinon de l'auteur :

« C'est un ouvrage qui pourra, sans inconvénient, être interrompu à n'importe quel moment, puisque c'est, fictivement, la correspondance d'un septuagénaire, dont la mort peut survenir d'un jour à l'autre. Quel que soit l'état où je laisserai le manuscrit, il suffira, pour lui donner une terminaison plausible d'ajouter quelques lignes à la rédaction de *Maumort*, et d'y joindre une note explicative. »

Martin du Gard a seulement hésité entre donner à son roman la forme d'un journal ou celle d'une correspondance. Dans les deux cas, son truc fonctionnait.

Kafka, lui, nous laisse *Le Château* inachevé pour de bon. Il se compare à un homme qui aurait une maison délabrée, faite de ses souvenirs, et s'en servirait pour prendre des matériaux afin de construire une autre maison, ses romans. Mais les forces lui manquent au milieu du travail, de sorte qu'il se retrouve avec une maison à moitié démolie, et l'autre inachevée.

Passons sur *À la recherche du temps perdu*, œuvre dont une partie est posthume et que l'on peut considérer comme achevée ou inachevée, à l'image de la vie, car on peut imaginer que son auteur, eût-il vécu dix ans, vingt ans, trente ans de plus, n'aurait cessé de la corriger, la retoucher, la gonfler. La véritable œuvre inachevée, c'est Musil qui nous la laisse avec *L'homme sans qualités*, cet admirable chantier.

Pascal Pia m'a raconté que Jacques de Lacretelle et Jean Cocteau, tout en suivant l'enterrement de Radiguet, discutaient de la façon dont ils allaient terminer *Le Bal du comte d'Orgel*.

Le tempérament singulier de Witold Gombrowicz, aidé il faut le dire par les fantaisies de l'Histoire, a donné lieu à une œuvre à la fois inachevée et achevée. En 1939, Gombrowicz publie dans les journaux polonais un feuilleton : *Les Envoûtés*. Il le signe d'un pseudonyme, Z. Niewieski. Roman gothique, mais en même temps « grotesque », au sens que l'on donne à ce mot dans la littérature polonaise, c'est-à-dire chargé d'une forte dose de dérision. Mais c'est l'invasion allemande. Les journaux cessent de paraître. On ne connaîtra pas la fin des *Envoûtés*.

Gombrowicz n'avoue qu'en 1969 être l'auteur du roman qui paraît enfin en 1973, en langue polonaise, mais en France, aux éditions Kultura, et toujours sans la fin.

On pensait que Gombrowicz, invité à l'inauguration d'une liaison maritime entre la Pologne et l'Amérique du Sud, et arrivé le 21 août 1939 à Buenos Aires, sans prévoir qu'il y resterait vingt-quatre ans, avait pris ainsi la route de l'exil en n'ayant pas encore terminé son feuilleton qu'il aurait, comme c'est souvent le cas, écrit au fur et à mesure. Mais, plus récemment, on a appris que, dans une petite ville de Pologne, un journal aurait continué à paraître après l'invasion et aurait publié le feuilleton jusqu'au bout. Ce qui confirmerait ce dont on se doutait : un dénouement heureux, puisque les deux principaux envoûtés, Walchak et Maya, sont délivrés du Mal et enfin capables de reconnaître qu'ils s'aiment.

« Je gravis quelques sommets et ayant jeté les yeux sur la vallée. » Ainsi s'interrompt un texte imprimé par un autre singulier Polonais. Suit une indication manuscrite :

« Le Comte Jean Potocki a fait imprimer ces feuilles à Pétersbourg en 1805, peu avant son départ pour la Mongolie (lors de l'envoi d'une Ambassade pour la Chine), sans titre ni fin, se réservant de le continuer ou non dans la suite, quand son imagination, à laquelle il a donné dans cet ouvrage une libre carrière, l'y inviterait. »

Le comte revint de Chine et écrivit la suite de ce qui allait être *Manuscrit trouvé à Saragosse*. Le texte authentique, écrit en français, traduit en polonais, retraduit en français, en partie perdu, retrouvé, pillé, peut-il être considéré comme achevé ? Sa structure même est conçue pour vous donner le vertige d'un cauchemar sans fin. Il s'agit de récits qui s'emboîtent les uns dans les autres, et qui racontent pourtant tous la même histoire, celle d'un homme qui tombe dans le lit que partagent deux sœurs enchanteresses. Après avoir goûté ces délices – mais n'était-ce pas un songe ? – il se réveille dans un charnier, sous un gibet. Cette situation se multiplie comme si elle ne pouvait pas connaître de terme. « Comme si, écrit Roger Caillois, des miroirs maléfiques la reflétaient inlassablement. »

Il ne faut pas confondre inachevé et abandonné, *Lucien Leuwen* par exemple. Abandonné sans doute parce que Stendhal savait qu'il ne pourrait jamais le publier, tout au moins jamais tant que durerait ce qu'il appelle « l'expérience actuelle », c'est-à-dire tant que Louis-Philippe serait roi des Français, et lui-même fonctionnaire. On peut s'interroger, comme Claude Roy, sur « notre désir naïf de savoir "comment ça finit" ». Les intentions de Stendhal nous sont pourtant connues, claires : le héros finissait par retrouver l'héroïne, l'imbroglie noué par le docteur Du Poirier pour les séparer se dénouait, Lucien et Mme de Chasteller étaient heureux et avaient beaucoup d'enfants. Très bien. Mais ce qui nous taquine aussi, ce n'est pas seulement de ne pas savoir où nous aurions été (nous le savons, en gros), c'est de savoir *comment* l'auteur allait se tirer des difficultés qu'il avait rencontrées ».

Au xviii^e siècle, à la fin du *Page disgracié*, roman plus ou moins autobiographique, Tristan L'Hermite annonce que les aventures de son héros ne sont pas finies, et il promet encore deux volumes. Il mourra douze ans plus tard sans les avoir écrits. Il produira des tragédies, des poèmes, une pastorale, autant dire rien de personnel. Sans doute parce qu'au cours de ses premières aventures, le page qui ressemble à l'auteur, a pris en haine « beaucoup de diverses sociétés » et ne veut plus hanter les hommes que rarement. Mélancolique, désabusé, il a choisi le silence.

Le Journal intime est l'œuvre qui, de par son principe même, sera inachevée, puisque seule la mort de l'auteur, si bavard avec lui-même, va en interrompre le cours.

« Je veux la gloire! » écrit la petite Marie Bashkirtseff dans son journal. Et elle s'empresse d'ajouter : « Ce n'est pas ce journal qui me la donnera. Ce journal ne sera publié qu'après ma mort, car j'y suis *trop nue* pour me montrer de mon vivant. » Mais elle l'écrit jusqu'au bout de ses forces. Elle est mourante et Jules Bastien-Lepage, peintre comme elle, mourant lui aussi, se fait porter à son chevet. L'un et l'autre se désespèrent de ne plus pouvoir peindre :

« Misère de nous! Et que de concierges se portent bien! Émile est un frère admirable. C'est lui qui descend et monte Jules sur ses épaules jusqu'à leur troisième étage. Moi, j'ai dans Dina un dévouement pareil. Depuis deux jours, mon lit est au salon; mais comme il est très grand et divisé par des paravents, des poufs et le piano, on ne s'en aperçoit pas. Il m'est trop difficile de monter l'escalier. »

Onze jours plus tard, le 31 octobre 1884, elle était morte.

Rousseau, dans ses promenades, prenait des notes sur des cartes à jouer. Voici ce que l'on peut lire sur l'une d'elles :

« Tandis qu'à pas lents la mort s'avance et prévient le progrès des ans, tandis qu'elle me fait voir et sentir à loisir ses tristes approches... »

Le côté inachevé de cette phrase qui promettait le balancement d'une période, en renforce le sens.

Dans leur inachèvement, *Les Rêveries du promeneur solitaire* sont aussi un journal. La dixième promenade tourne court. Pour qui aime Rousseau, elle n'en reste pas moins la plus émouvante :

« Aujourd'hui de pâques fleuries il y a précisément cinquante ans de ma première connoissance avec Madame de Warens... »

Philippe Lejeune a publié une enquête sur le journal personnel, *Cher Cahier*¹... Certains ont commencé leur journal après une déception sentimentale, autrement dit pour prolonger ce qui est fini. L'un d'eux parle de « cette femme à présent écartée de ma vie, que je voudrais garder encore au-delà de la séparation ».

Un homme de quarante ans assure que le journal est une forme de travail de deuil, bien qu'il distingue entre ce qu'il écrit dans ses carnets et ce qu'il dit sur un divan :

« Toi, vivant à côté de moi, qu'ai-je besoin de le dire puisque je le vis. Toi absente, je cherche désespérément à te prolonger en t'écrivant. Dans ces carnets, je psalmodie les destructions quotidiennes, les cassures, les fractures, les morts répétées qui jalonnent mon existence, les deuils. Avec les mots qui prolongent ceux que j'ai aimés, je creuse leur tombe, je les enterre, je les tue une seconde fois puisque le silence, lui, témoignait de leur existence. Mais aussi, et en même temps, je rends la mienne – mon existence – un peu moins invivable du vide qu'ils ont laissé, puisqu'en les enterrant, je me libère d'eux, et par mon écriture, je nie encore pour un moment ma propre mort. »

Plusieurs proclament leur ferme intention d'écrire leur journal jusqu'au bout. Une femme de soixante-seize ans envisage même qu'on enterre les restes de son journal (elle en a déjà détruit une partie) avec sa propre dépouille. Une autre femme, quarante-deux ans, écrit carrément : « Je crois que tout journal (toute activité d'archivage) se réfère, bien sûr, à une image de soi, mais aussi et surtout à une représentation de la mort... C'est bien la question de la mort qui est à l'arrière-plan de tout journal intime » :

Que veut dire Nerval, dans son énigmatique sonnet, *Artémis*, qu'il a aussi pensé appeler « Ballet des heures » ?

La Treizième revient... C'est encor la première;
Et c'est toujours la seule – ou c'est le seul moment :

1. Gallimard, collection « Témoins ».

- | | | | |
|----|--|----|--|
| 1 | <i>Incidences de la psychanalyse</i> | 26 | <i>L'archaïque</i> |
| 2 | <i>Objets du fétichisme</i> | 27 | <i>Idéaux</i> |
| 3 | <i>Lieux du corps</i> | 28 | <i>Liens</i> |
| 4 | <i>Effets et formes de l'illusion</i> | 29 | <i>La chose sexuelle</i> |
| 5 | <i>L'espace du rêve</i> | 30 | <i>Le destin</i> |
| 6 | <i>Destins du cannibalisme</i> | 31 | <i>Les actes</i> |
| 7 | <i>Bisexualité et différence des sexes</i> | 32 | <i>L'humeur et son changement</i> |
| 8 | <i>Pouvoirs</i> | 33 | <i>L'amour de la haine</i> |
| 9 | <i>Le dehors et le dedans</i> | 34 | <i>L'attente</i> |
| 10 | <i>Aux limites de l'analysable</i> | 35 | <i>Le champ visuel</i> |
| 11 | <i>Figures du vide</i> | 36 | <i>Être dans la solitude</i> |
| 12 | <i>La psyché</i> | 37 | <i>La lecture</i> |
| 13 | <i>Narcisses</i> | 38 | <i>Le mal</i> |
| 14 | <i>Du secret</i> | 39 | <i>Excitations</i> |
| 15 | <i>Mémoires</i> | 40 | <i>L'intime et l'étranger</i> |
| 16 | <i>Écrire la psychanalyse</i> | 41 | <i>L'épreuve du temps</i> |
| 17 | <i>L'idée de guérison</i> | 42 | <i>Histoires de cas</i> |
| 18 | <i>La croyance</i> | 43 | <i>L'excès</i> |
| 19 | <i>L'enfant</i> | 44 | <i>Destins de l'image</i> |
| 20 | <i>Regards sur la psychanalyse en France</i> | 45 | <i>Les Mères</i> |
| 21 | <i>La passion</i> | 46 | <i>La scène primitive et quelques autres</i> |
| 22 | <i>Résurgences et dérivés de la mystique</i> | 47 | <i>La plainte</i> |
| 23 | <i>Dire</i> | 48 | <i>L'inconscient mis à l'épreuve</i> |
| 24 | <i>L'emprise</i> | 49 | <i>Aimer Être aimé</i> |
| 25 | <i>Le trouble de penser</i> | 50 | <i>L'inachèvement</i> |

L'inachèvement

« Dans l'éclatement de l'univers que nous éprouvons, prodige! Les morceaux qui s'abattent sont vivants. »

René Char, *La Parole en archipel*

Textes de : DIDIER ANZIEU, ALAIN BOUREAU, GEORGES DIDI-HUBERMAN, MAX DORRA, FRANÇOIS GANTHERET, EDMUNDO GÓMEZ MANGO, ANDRÉ GREEN, ROGER GRENIER, MICHEL GRIBINSKI, LAURENCE KAHN, JEAN-CLAUDE LAVIE, JEAN-FRANÇOIS LYOTARD, PIERRE PACHET, J.-B. PONTALIS, JEAN-CLAUDE ROLLAND, GUY ROSOLATO, MICHEL SCHNEIDER, JEAN STAROBINSKI.



9 782070 740062



94-XI A 74006

Extrait de la publication

ISBN 2-07-074006-4

110 FF tc